

1

Printemps 1980.

Quel qu'en ait été le menu, se retrouver autour de la table familiale aux heures des repas restait, à mon sens, un instant privilégié. Les talents culinaires de Jeanne, mon épouse apportaient cette touche finale au climat ambiant. Mais ce soir-là, des turbulences étaient venues obscurcir cette quiétude habituelle car la réflexion d'Arthur, enfant d'un premier mariage de Jeanne, tomba tel un claquement de fouet : « Mon père, lui, m'aurait donné sa permission ! ».

Du haut de ses dix ans, habituellement calme et réfléchi, il avait craché ces mots avec colère, appuyant volontairement sur les mots « père » et « lui ». Une randonnée à vélo prévue pour ce dimanche était la cause de cet emportement. Encadré par un moniteur du club local, Arthur, en compagnie d'autres camarades, était tout excité à la perspective de ballades dans la campagne environnante.

L'annonce de cette sortie n'avait soulevé aucune objection de notre part, si ce n'était de prévoir (le bon sens d'une maman qui prenait le dessus) un repas léger mais substantiel. Hélas, en raison d'une indisponibilité, le moniteur ne pouvait encadrer le groupe et, de ce fait, la sortie se trouvait annulée. C'était sans compter sur la persévérance d'Arthur qui avait convaincu un adolescent du club, guère plus âgé que lui, surtout sans compétences pour encadrer le groupe. Confronté à ce nouveau contexte, j'avais donc opposé un refus catégorique qui avait déclenché sa réaction.

« Je ne reviendrai pas sur ma décision, dis-je après un temps d'hésitation, mais ta remarque me fait beaucoup de peine ». Ses narines pincées faisaient paraître son nez encore plus petit, la crispation de ses lèvres dévoilait une minuscule ride à leur commissure, dénotant chez lui une tension extrême. Ses grands yeux bleus, mouillés de larmes, semblaient me supplier. Je savais que j'allais craquer s'il continuait ainsi.

Brusquement, l'étincelle jaillit : « Ta révolte me laisse à penser qu'il est grand temps de te raconter une histoire... ton histoire ». Pour sûr, ce n'était pas ce qu'il attendait. Mais, j'avais aiguisé sa curiosité et je poursuivais : « C'est cette histoire vieille d'une dizaine d'années que l'on te doit aujourd'hui... celle de ton papa ! ».

Un voile fugitif passa dans le regard de ma femme, mais il disparut aussi vite qu'il était apparu. La réponse d'Arthur, aussi enjouée que rapide, ne faisait aucun doute sur son désir de savoir. Les questions, il se les posait. Ce fut donc avec empressement qu'il me suivit dans sa chambre. Pour relater cette histoire, je réalisai, à mon grand désarroi, ne posséder aucune structure planifiée. Une ribambelle de souvenirs jaillissait en désordre de ma mémoire. Cependant, le bon sens suggérerait l'option chronologique des événements pour mieux coller à la réalité et laisser de côté mes émotions. Tandis que je m'installais dans le fauteuil le plus confortablement possible, compte tenu de la longueur du récit, il s'assit en tailleur sur son lit, ses coudes sur ses cuisses, le menton reposant sur ses petits poings fermés. Cette position idéale de concentration et d'écoute rappelait celle des jeunes moines du Tibet en pleine méditation. Son regard pétillant me glaça le sang. Je revoyais celui d'un être cher, un frère. J'allais raconter un passé que l'écran de ses yeux projetait déjà. Son père me scrutait. Son père m'attendait. Dominique Fabre était son nom.

2

Treize ans plus tôt.

Par leur obstination à me contraindre aux études et grâce à leur abnégation sans limite, mes parents furent les principaux artisans de ma réussite au baccalauréat.

« Trop laxiste. Peut et doit mieux faire ». Telles étaient inexorablement les appréciations de mes professeurs unanimes dans leur verdict. Après un premier échec, ce ne fut qu'au repêchage de l'année suivante que j'obtins enfin le diplôme tant espéré. Homme de bon sens et toujours de bon conseil, mon père me prit en tête à tête pour me faire part de son idée. « Fiston, devant le courage et la bonne volonté manifestés durant tes études, inutile de poursuivre dans cette voie. Il ne te reste qu'une seule solution pour assurer ton avenir professionnel : la Fonction Publique ! ».

Sans conviction, j'obtempérais au réalisme du constat paternel. Je m'inscrivis donc à tous les

concours existants : l'École Normale des instituteurs, la poste, les douanes, les impôts... Dans cet éventail d'alternatives, sans aucune préférence de ma part, j'espérais qu'une de ces administrations m'accueillerait. Les épreuves terminées, l'attente des résultats fut relativement courte et, parmi les réponses négatives qui me parvenaient, enfin, un courrier laconique m'annonça la bonne nouvelle : reçu à l'école d'inspecteur stagiaire de police à Paris.

Décrire la joie et le soulagement de mes parents serait vain, réaction aisément compréhensible, mais, bien qu'au fond de moi-même une satisfaction légitime m'avait envahi, je ne partageais pas l'euphorie familiale. A cette période de ma vie, je n'avais jamais quitté mon « pays ». Je restai et resterai toujours profondément attaché à ma Côte Vermeille, véritable Eden du pays catalan. Abandonner famille, amis et surtout ce cadre de vie idyllique, pour trouver les brumes parisiennes, pas facile à accepter. C'est ainsi qu'un matin de septembre 1967, un jeune provincial âgé de vingt ans, après une nuit sans sommeil passée dans le train, posa ses valises gare d'Austerlitz à Paris.

Une véritable fourmilière ! Les cris et les bousculades se mêlaient au bruit assourdissant des chariots à bagages, telles de gigantesques chenilles se frayant un passage au milieu de cette marée humaine.

Signe du destin ? Un soleil radieux m'accueillait

malgré un froid vif. Tout de même mes réticences climatiques étaient mises à mal. Dans le taxi qui m'amenait vers l'école, la radio diffusait le dernier tube de notre Johnny national. Il nous invitait, à l'occasion d'un séjour à San Francisco, à aller apprécier la vie d'une communauté avant-gardiste : les hippies. Ce déplacement lointain s'avérait inutile et prêtait à sourire, car devant mes yeux ébahis, cette nouvelle mode avait trouvé de nombreux adeptes dans notre capitale. Les tenues bigarrées et criardes ne passaient pas inaperçues au milieu de la foule et bien que ne partageant pas ces goûts vestimentaires, sur le plan esthétique, toutes ces couleurs donnaient un éclat particulier à cet ensemble morose.

Je souriais à l'évocation provoquée par le contraste de ma présence en leur sein car, peu avant mon départ, ma mère avait insisté pour renouveler ma garde-robe et j'étais vêtu du classique costume trois pièces. La gabardine complétait la panoplie, et, pour justifier ce dernier achat, elle avait dit à mon père : « Au cinéma, les policiers portent toujours une gabardine ! ». Douce et merveilleuse maman, tu avais transformé en prince ton unique fils chéri, mais tu n'avais pas pensé au supplice imposé par le port de cette maudite cravate. Abonné aux jeans, pulls, chemisettes, selon les saisons, décontracté en somme, je n'étais vraiment pas à mon aise. Les amis du quartier, s'ils avaient pu me voir, auraient mis à

mal ma réputation. Accaparé par mes réflexions et souvenirs, je ne m'étais pas rendu compte de l'arrêt du taxi devant un grand bâtiment dont la façade était ornée d'un gigantesque drapeau tricolore... l'école d'inspecteur stagiaire de police me tendait ses bras.

Les formalités administratives passées, je fus dirigé vers une immense cour intérieure dans laquelle je retrouvais d'autres stagiaires, leurs sacs et valises posés à même le sol. Par timidité ou par crainte, les discussions feutrées se limitaient à des banalités et une sensation de malaise et d'étouffement monta en moi.

Enfin, rompant cette ambiance pesante, deux personnages dont l'importance dans la hiérarchie de l'établissement ne laissait planer aucun doute, se dirigèrent vers une estrade sur laquelle un micro tenait lieu de seul décor. Les présentations faites, le directeur et son adjoint nous souhaitèrent la bienvenue et nous firent part du règlement interne et du programme des réjouissances. Deux objectifs primordiaux furent abordés : aucun problème durant le stage, donc rigueur dans la discipline, et réussite à l'examen en fin de formation, donc travail dans les études. Leitmotivs répétés à maintes reprises par nos instructeurs !

Le déroulement de la matinée fut occupé à l'installation dans nos chambres individuelles et la vi-

site des salles de cours dans lesquelles nous fîmes connaissance de nos enseignants. Après le repas, un programme sportif nous fut proposé. Une balade en autobus nous fit traverser Paris pour nous amener au stade de Pershing, à proximité de l'hippodrome de Vincennes. En fait de stade, s'étalait à perte de vue un groupe de plusieurs terrains dont l'immensité coupait le souffle.

Groupés par affinité dans les disciplines proposées, je me retrouvais parmi une vingtaine de stagiaires sous la responsabilité d'un instructeur prêts à effectuer un entraînement échauffement suivi d'un match de rugby. Mon choix s'était naturellement porté sur ce sport, dénommé à juste titre « sport roi » dans ma région d'origine. La légende voulait que, par chez nous, on naissait avec un ballon ovale dans les mains. J'ai pratiqué cette discipline dès mon plus jeune âge. Sans forfanterie aucune, une réputation de bon joueur m'était attribuée surtout en raison d'une technique défensive unanimement appréciée.

La suite des événements allait mettre à mal cette notoriété.

« Où as-tu appris à jouer ? » Le ton provocateur utilisé par cet adversaire inconnu était atténué par l'expression du visage faite de sympathie et dans lequel deux petits yeux bleus pétillaient. Leur éclat me mettait mal à l'aise.

Tout son être donnait l'impression d'un volcan prêt à entrer en éruption. Force et volonté émanaient de lui. Son attitude et cet accent « pointu » me firent l'effet d'un aiguillon acéré pénétrant dans ma chair. Susceptibilité anormale sûrement aggravée par le manque de sommeil et la fatigue du voyage. « Chez moi dans le midi répliquai-je, mais pourquoi ta question ? ». Allez donc savoir la raison, mais je m'empressais d'ajouter, irrité et de plus, prétentieux, « Au cas où tu l'ignorerais, les meilleures équipes de rugby de l'hexagone sont situées géographiquement au sud de la Loire, au-dessus de cette frontière, on ne sait pas jouer ». C'était dit, tant pis, ces stupides paroles avaient dépassé ma pensée. Un immense éclat de rire et une tape amicale sur l'épaule me firent redescendre sur terre. « Ne te braque pas, l'ami, mais j'ai joué au Racing Club de France, club phare de la capitale, donc au nord de la Loire. Il nous arrive même de gagner les meilleures équipes du midi ! ». La fin de ses propos se fit sur un ton de confidentialité, sans ambages, mais incontestable de réalité. Perfide, il poursuivit « ce numéro 13 qui est sur mon maillot, regarde-le bien, à la rigueur, passe ta main dessus, profite ! Pendant le match, il deviendra insaisissable, et plus tu insistes ; plus il t'échappera ! ». J'aurai bien volontiers rigolé de ces commentaires s'ils avaient été adressés à quelqu'un d'autre.

La partie débuta enfin. J'attendais impatiemment la démonstration de ses capacités et après quelques phases de jeu, éblouissant de toute sa classe partenaires et adversaires, il nous régala d'un spectacle hallucinant. En fait, possédant toute la panoplie du super joueur, on put apprécier ses feintes de corps prenant inexorablement l'adversaire à contre pied, ses courses limpides de véritable sprinter ponctuées de double accélération, son sens inné du jeu collectif et personnel. Un vrai régal On ne voyait que lui sur le terrain. Essayer de l'attraper relevait de la gageure ! La pêche à l'anguille effectuée à main nue devait procurer les mêmes sensations.

Je ne pus, hélas, que le plaquer une seule fois et je présentai encore une intention volontaire de sa part. Prétendant une douleur à la cheville, j'abandonnai mes équipiers.

Sous la douche réparatrice, cette blessure plus morale que physique me fit réfléchir sur la manière dont je devais effacer cette suffisance, inhabituelle chez moi.